

Québec français



Moi. Moi. Moi. Au fil des mois — Le roman québécois postmoderne

De la collectivité à l'individualité

Chantale Gingras

Numéro 145, printemps 2007

La littérature québécoise de 1970 à nos jours

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47303ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gingras, C. (2007). Moi. Moi. Moi. Au fil des mois — Le roman québécois postmoderne : de la collectivité à l'individualité. *Québec français*, (145), 30–35.

Illustration : Mélanie Baillargé, *sitting*, 2003 (couverture de *Un petit pas pour l'homme* de Stéphane Dompierre).*On est tous Ego*

Serge Uzzan, publicitaire français

Moi. Moi. Moi. Au fil des mois

Le roman québécois postmoderne : de la collectivité à l'individualité

par Chantale Gingras

Dans le dernier numéro de *Québec français*, mon collègue Aurélien Boivin concluait son article sur le renouveau du roman (1940-1970) en disant que le roman québécois était parvenu, durant cette période, à transcender les frontières du réel et à élargir ses horizons, qui avaient été jusque-là passablement étroits, voire fermés¹.

La décennie 1970 s'ouvre effectivement sur une ère de transcendance et de liberté sans pareilles. À partir de cette date, on peut véritablement dire que souffle sur la littérature québécoise un bon vent frais, qui ne craint pas de décoiffer les vieilles idéologies, et qui se permet, surtout, de souffler un peu partout où il le désire. Il faut dire que les romans québécois parus entre 1970 et aujourd'hui ont de toute évidence bénéficié des petites et grandes révolutions qui touchent le monde occidental, et des ouvertures que la société québécoise elle-même a pratiquées sur le monde, et ce, à vitesse grand V depuis que la Révolution tranquille s'est enclenchée. À partir de ce moment, c'est un beau, un fort vent qui s'infiltré dans les romans, et on découvre que les auteurs d'ici sont loin d'être frileux.

La pensée postmoderne au Québec

Dans tout le monde occidental, le séisme culturel des années 1960 a des effets qui se prolongeront et s'amplifieront durant les dernières décennies du siècle. Rien n'est plus comme avant ; on voit disparaître une certaine vision des choses, qui amenait à percevoir la vie comme un destin collectif auquel chacun devait s'adapter, voire se résigner. À partir des années 1990, une nouvelle exigence d'autonomie et de liberté, un désir d'émancipation, une volonté de balayer toutes les lois et tous les tabous, et surtout une impatience d'être heureux *tout de suite* amènent l'émergence d'un individualisme qui devient le creuset de toutes les autres valeurs. Et c'est, paradoxalement, un mouvement collectif qui s'enclenche pour faire triompher l'individu : l'heure est à l'affirmation généralisée et collective de la liberté individuelle. Survient

alors le règne de la subjectivité, d'une pensée narcissique où il importe de trouver dans l'expérience immédiate des sensations qui comblent l'*ego*, devenu sacro-saint. À partir de 1970, l'individu devient de plus en plus prééminent : c'est désormais son destin qui importe et non plus celui de la société, de la patrie dans laquelle il s'inscrit plus ou moins passivement.

Le roman postmoderne rend compte de tous ces changements, de tous ces bouleversements en tendant une sorte de miroir au lecteur. Celui-ci y note progressivement la fin des idées collectives et l'apparition de la recherche du plaisir pour soi. Le bien-être collectif passe bien souvent au second rang, car dans cette société en évolution / révolution, l'individu est sa propre fin, sa propre patrie à vénérer. Et cela devient d'autant plus vrai, au Québec, à la suite de l'échec du premier référendum sur la souveraineté... et plus encore après l'échec du second, en 1995. Quand les efforts collectifs frappent un écueil, les préoccupations individuelles prennent naturellement le dessus sur le reste. Et l'individu devient, soudain, la chose la plus importante qui soit, et il apparaît alors naturel de se mettre à disséquer ses peurs, ses angoisses, à jauger de ses valeurs et de son unicité ; il apparaît alors naturel de laisser autant d'espace à son quotidien, à ses activités triviales... comme si le fait de placer l'existence d'un individu sous une loupe nous permettait d'un peu mieux comprendre l'existence tout court...

Les années soixante : ruptures et éclatement

Bien que l'on fixe habituellement le début du postmodernisme québécois au tournant de 1970, je ne peux passer sous silence trois romans absolument remarquables parus au cours des années 1960, des romans qui, par la modernité de leur propos et de leur forme, contenaient en germe ce qui allait caractériser les romans qui paraîtront dans les décennies suivantes.

Je pense d'abord au roman de Jacques Renaud, *Le cassé* (Parti pris, 1964), le premier roman écrit en joual au Québec, qui est en quelque



sorte le pendant romanesque des *Belles-sœurs* de Tremblay (1968). Ce roman constitue un acte politique en soi, venant affirmer notre identité nationale. Renaud, qui est l'un des membres du groupe Parti pris, signe un texte en tous points audacieux. Non seulement son personnage principal, Ti-Jean (comme dans *les petites gens*), est un *cassé*, un homme sans le sou, un chômeur qui ne croit plus à Dieu ni à diable, mais il est mal embouché, cynique à souhait, existentialiste dans le geste et la pensée, un peu à la manière de Jodoin, le libraire archi-détaché du très connu roman de Gérard Bessette, *Le libraire* (Julliard / CLF, 1960). Mais ici, Renaud pousse plus loin encore la désillusion d'un homme qui ne sait plus se définir parce qu'il n'occupe plus de place sociale, et qui crie sa révolte, son état de chômeur, d'homme inférieur, de Canadien français exploité en son propre pays, il la crie avec des mots tirés de sa langue vernaculaire, qu'il lance à la figure des bien-pensants comme autant de crachats. C'est bien la première fois, au Québec, que la révolte se lisait et dans le récit lui-même, et dans la langue qui le portait. C'est avec Renaud que le roman québécois a commencé à se dire dans sa propre langue, le français québécois, d'abord, et avec toute la force d'évocation que permet le joul, le niveau de langue des petits, des sans-instruction, des sans-le-sou. Une langue parfaite pour exprimer à quel point, comme le dit Ti-Jean, « [l]a vie, c'est un set calé. Ça prend un maudit souffle. [Pis o]n l'a pas toujours » (p. 21).

Ensuite, il faut évoquer *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, de Marie-Claire Blais (Éditions du Jour, 1965), qui est une charge en règle contre la dictature de l'Église catholique au Québec, contre le continuel écrasement de l'individu par la pression ambiante, contre l'étouffement des pulsions intimes par une société bien-pensante plus vicieuse encore que les vices qu'elle prétend prévenir par son rigorisme exacerbé. À travers surtout Jean le Maigre, le personnage-enfant tordu par les autorités qui cherchent à le redresser, Blais règle ses comptes avec l'Église, mais aussi avec la charge d'obligations que la société fait peser sur l'individu. C'est une œuvre noire et belle, qui plonge une

dernière fois dans les ombres de notre société pour nous permettre de nous en libérer et de faire advenir la lumière. Avec *Une saison dans la vie d'Emmanuel*, roman-libération, Blais annonçait bien la mort définitive de la Grande Noirceur. Après ce roman essentiel, les romanciers québécois étaient enfin dégagés, ils pouvaient commencer à écrire autre chose que leur écrasement.

Enfin, je soulignerai l'importance indéniable qu'a l'œuvre de Réjean Ducharme dans le développement de notre production romanesque, en particulier son premier roman, *L'avalée des avalés* (NRF Gallimard, 1966), qui était une note si étrangère à la musique qu'on entendait alors au Québec qu'il a dû paraître d'abord à Paris (comme tous les romans de Ducharme, d'ailleurs, longtemps jugés trop déroutants par beaucoup d'éditeurs québécois). À travers Bérénice, la femme-enfant troublante et troublée, écartelée, c'est toute l'imagination de Ducharme qui se déploie. Par son récit qui démontre une imagination libre, sans frontières, Ducharme pave la voie aux romanciers qui allaient venir : tout, tout désormais était permis ; le père de Bérénice démontrait bien que l'on pouvait être résolument moderne et universel dans le récit, que l'on pouvait modeler la langue à sa fantaisie et renouveler complètement le langage. Ducharme, au milieu des années soixante, a été comme un grand coup de vent qui a ouvert avec fracas la porte aux autres romanciers, et les plus téméraires sont allés voir dans cet ailleurs s'ils y étaient aussi.

Les années soixante-dix : place aux femmes

La production romanesque de cette décennie est somme toute marquée par sa faible prolificité, j'oserais dire, peut-être parce que les énergies vives de notre littérature étaient déjà toutes employées à servir la cause nationale, qui peut être sans doute mieux soutenue à l'intérieur des genres comme la poésie et l'essai, à cette époque. Il n'empêche que des œuvres incontournables et très novatrices méritent amplement qu'on s'y attarde.

Je pense d'abord à Louky Bersianik et à son étonnant – et jamais imité – *L'Euguélienne* (La Presse, 1976), œuvre-phare de toute la pensée féministe de cette décennie. Ce roman triptyque est d'une importance majeure, tant sur le plan des innovations formelles qu'il propose qu'en raison des sujets féministes qu'il aborde. Bersianik y fait un relevé du discours et des idées reçues sur la femme, elle donne à voir le sexisme qui s'infiltré dans le langage courant comme dans le langage scientifique. Elle oppose à cet ensemble idéologique sexiste un contre-discours, un « contre-texte » qui devient une sorte de somme de toutes les connaissances relatives à la Femme. Et cette somme, c'est un sage, un personnage omniscient qui la livre, un personnage qui entend tout, qui voit tout... et est donc capable de tout dire. Ce personnage est un narrateur-Dieu, c'est Dieu, qui vient ici dans ce roman parler à l'être qu'il a créé et qui discute avec elle des injustices dont elle est victime. Ce roman, qui est un pastiche extrêmement original des textes sacrés, non dépourvu d'humour à plusieurs endroits, joute ainsi les frontières de l'essai et devient un appel à la transformation radicale des rapports entre les sexes. Plus tard, Yolande Villemaire poussera plus loin ce discours, le radicalisera, en fait, dans son roman *La vie en prose* (Les Herbes rouges, 1980), où les amours saphiques tendent à démontrer que les femmes n'ont pas besoin des hommes, que l'homme est indésirable, stérile, que la femme est la somme de tout, bref, qu'« être femme, c'est la dernière réincarnation » (p. 219). Par cette esthétique féministe radicale, Villemaire, on le devine, n'a laissé personne indifférent et a sans doute contribué à la formation de plusieurs groupes féministes dits « radicaux » dans la décennie suivant la publication de ce roman qui a amené son auteure à donner des conférences un peu partout à travers le Québec.

Je pense ensuite, dans un tout autre registre, à l'œuvre romanesque de Michel Tremblay qui s'amorce à la fin de cette décennie, avec *La grosse femme d'à côté est enceinte* (Leméac, 1978), où on entend la voix romanesque du dramaturge pour la première fois, où on constate avec bonheur que la truculence des dialogues demeure. Par ce roman, qui ouvre le cycle des *Chroniques du Plateau Mont-Royal* – en quelque sorte *La comédie humaine* de Tremblay, notre Balzac québécois –, Tremblay fait véritablement *exister* la société des gens humbles, sans grande instruction. Il fait plonger le lecteur, avec un réalisme étonnant et un humour tout à fait séduisant, dans le monde de ces gens pour qui l'univers s'arrête pour ainsi dire au-delà de la rue Fabre. On entre dans la cuisine d'Albertine, on subit, en même temps que les personnages, sa mauvaise humeur qui éclate comme un orage en juillet. On découvre ces femmes qui vivent les unes sur les autres, qui définissent tant bien que mal leur territoire, qui cherchent leur place au soleil – se demandent, même, s'il y a du soleil pour tout le monde – et s'occupent de leur marmaille avec, selon leur tempérament, plus ou moins de douceur.

La grosse femme d'à côté est enceinte est une belle ode à la vie dans l'est de Montréal, un lever du chapeau à la force de caractère de ces êtres qui luttent pour tenter d'arracher un peu de joie à la vie, et qui vivent, souvent, leur vie comme un chemin de croix, mais qui savent – et c'est là toute la différence – en rire à l'occasion. On y retrouve ce qu'on appelle désormais la langue de Tremblay, celle du théâtre, qui nous accompagne dans tous les dialogues, toujours savoureux et incroyablement authentiques. Et nous goûtons, aussi, à sa prose magicienne. Tremblay le narrateur *sait* capter l'instant, *sait* dire les

choses, dans une langue étonnamment évocatrice et pure. Avec *La grosse femme...*, il convainc une fois pour toutes ses lecteurs – si ce n'était déjà fait – de tout l'intérêt que revêt l'existence des personnages qu'il met en scène : dans ce roman qui fait près de 300 pages, c'est à peine une journée dans la vie des gens de la rue Fabre qu'il nous raconte, leurs petites et grandes joies et misères qui se nouent et se dénouent du lever au coucher du soleil. Ce roman, c'est un tour de force d'une beauté tout à fait remarquable. Tremblay y dit, avec intelligence, toute la richesse de notre culture, de notre imaginaire et de notre langue.

Les années quatre-vingt : la quête d'identité

Dans la lignée de Tremblay (mais avec moins de talent et de profondeur, j'oserais dire), Yves Beauchemin amorce la décennie quatre-vingt avec *Le Matou* (Québec / Amérique, 1981), qui connaît un très grand succès et est vendu à des centaines de milliers d'exemplaires au Québec et en France, et reçoit plusieurs prix, en plus d'être porté à l'écran en 1985. Une centaine de personnages y évoluent à travers de multiples péripéties qui racontent entre autres le quotidien d'un petit orphelin, Monsieur Émile, qui a son franc-parler, c'est le moins qu'on puisse dire, et auquel tous s'attachent. Émile n'est pas sans rappeler, à mon avis, par ses réflexions trop « adultes » pour son âge, par sa connaissance précoce des rudesses de la vie, le petit Momo de *La vie devant soi* de Romain Gary (Mercure de France, 1975).

Dans un tout autre registre, Jacques Poulin fait paraître *Volkswagen Blues* (Québec / Amérique, 1984), son sixième roman. Dans la lignée de *On the road* de Jack Kerouac (1957), il amène ses personnages à poursuivre leur quête d'identité sur la route, à se trouver au contact des autres. Parti avec son Westfalia, Jack traverse, avec la Grande Sauterelle, une auto-stoppeuse métisse, le Québec et presque tous les États-Unis à la recherche de son frère Théo. Mais c'est en cherchant son frère qu'il se trouvera lui-même, au contact entre autres de toute cette Amérique francophone qu'il (re)découvre, de tout ce territoire anciennement possédé mais aujourd'hui « volé », comme le rappellent toutes ces pages d'Histoire qu'il aimerait pouvoir arracher. Tout un monde aussi s'ouvre à lui à travers la Grande Sauterelle, une fille mystérieuse et fascinante, qui l'amène à s'intéresser à l'histoire des Métis, à l'histoire de tout le peuple canadien-français, à son histoire, somme toute. Avec *Volkswagen Blues*, c'est à une véritable redécouverte de notre histoire et de notre culture que nous convie Poulin.

Plus politique encore est le petit roman de Jacques Godbout, *Les têtes à Papineau* (Seuil, 1981), une « science-fiction » drolatique qui met en scène les personnages de François et de Charles Papineau, un être bicéphale, qui se questionne sur son identité tout au long du roman, sur la nécessité ou la non-nécessité de subir une opération de séparation qui redonnerait à chacun des « siamois » son propre corps, son propre espace, et lui permettrait de vivre sa vie à part entière, dans le respect de sa personnalité. C'est que, étrangement, François, comme son nom l'indique, est francophone, et Charles, comme son nom peut le suggérer, est anglophone. Les Têtes – c'est ainsi qu'on les appelle – sont conscientes d'être une anomalie génétique, elles savent être une bête de cirque, elles aspirent à une vie normale, mais, en même temps, elles voient plusieurs avantages à conserver le *statu quo*, car... ne dit-on pas que deux têtes valent mieux qu'une ? Un an après l'échec du premier référendum, Godbout signe un roman-essai non sans profondeur, qui

déploie une métaphore vraiment désopilante portant sur la possibilité de séparation offerte aux Québécois..., une opération qui, c'est dit, ne serait pas sans douleur. Mais, une fois séparées, les deux têtes seraient-elles viables ? Toutes deux peuvent-elles survivre à une telle séparation ? *Les têtes à Papineau* est vraiment un roman à lire absolument pour qui souhaite comprendre l'idéologie séparatiste via un détour humoristique... et pour qui veut exorciser quelque frustration post-vingt-mai-quatre-vingt.

En 1986, Sylvain Trudel fait une percée remarquable dans l'univers romanesque québécois avec *Le souffle de l'Harmattan* (Typo Quinze, 1986), son premier roman. Il y présente la quête d'identité d'Hugues, un enfant adopté – ou plutôt *adapté*, comme il le dit lui-même –, un « petit saint-simonien d'enfant de chienne » qui cherche sa place dans le monde et qui pense la trouver un peu à travers l'amitié terriblement fusionnelle qu'il développe avec Habéké Axoum, un Africain lui aussi « adapté ». Les jeunes adolescents vivent plusieurs aventures, toutes teintées par leur recherche effrénée des origines et, aussi, du sens à leur vie. L'histoire est belle, originale à souhait, mais on retient surtout le style absolument unique de Trudel, qui est un parfait mélange d'érudition, de naïveté, de poésie et d'humour. On est happé, vraiment, par la quête d'absolu des personnages, surtout par celle d'Hugues, qui n'a pas, comme Habéké, tout l'univers mystique des ancêtres auquel se rattacher, ni le sentiment d'appartenir vraiment à une famille. Au sein de sa « demi-famille », comme il l'appelle, Hugues se sent incompris, non désiré – alors que, comme il le dit lui-même, « c'est important, parce que, si on ne se sent pas voulu, on est une île si petite qu'on n'est sur aucune carte » (p. 23).

Il faudrait encore parler de *La rage* (Québec / Amérique, 1989), le premier roman de Louis Hamelin, qui est une plongée dans la vie d'Édouard Malarmé, autrefois agronome et biologiste, qui a tout abandonné pour se réfugier sur les terres expropriées de Mirabel. Il squatte un vieux chalet et passe de longues heures à jouer à la machine à boules et à boire. Sa rencontre avec Christine Paré fera monter la rage en lui, en même temps que la passion. Il devient une machine détraquée, toute tournée vers les abus, le sexe, l'alcool et la violence, et connaît aussi des épisodes végétatifs pendant lesquels il contemple son nombril et s'occupe ardemment à ne rien faire de sa vie et à faire s'approcher encore un peu plus l'heure de sa mort. *La rage* est un roman à lire, absolument ; c'est un défouloir total. Non seulement dans l'histoire elle-même, qui nous présente l'univers trouble et chaotique d'un homme qui n'a plus aucun contrôle sur lui-même, mais aussi – surtout ? – pour la débauche langagière, toute contrôlée, celle-là, d'Hamelin, débauche verbale qui a pour un temps fait sa marque de commerce, l'auteur se vantant, oui, « d'écrire compliqué », avec le dictionnaire toujours ouvert sur sa table. Il faut le lire pour le croire !

Les années quatre-vingt-dix : les voix des écorchés vifs

En 1993, Monique Proulx publie *Homme invisible à la fenêtre* (Boréal), un roman résolument urbain et postmoderne, qui offre une galerie de personnages éclatés, tous des âmes éclopées, en quête d'amour et d'apaisement, à commencer par Max, alias « Long Man », l'homme devenu invisible depuis qu'il est devenu paraplégique, cloué à son fauteuil roulant. Puis il y a cette femme, Lady, qui l'aime toujours, et que Max tente de fuir ; et Mortimer, le sculpteur excentrique, qui débarque chez Max pour lui faire part de ses lubies et angoisses

créatrices ; et enfin Maggie, la femme exceptionnellement belle, l'actrice qui porte sa beauté trop grande comme un handicap, comme Max porte lui-même le sien, et qui vient déposer quelques heures par semaine sa beauté dans son appartement... et son dégoût de la société, toute éprise d'apparences.

La force du roman de Proulx, ce qui le rend incontournable, je dirais, c'est justement l'originalité des personnages qu'elle met en scène, leur caractère, leurs faiblesses, et la façon qu'ils ont de se « débattre immobiles », de vouloir changer, faire bouger les choses sans même être capables de mettre un pied devant l'autre, tous plus handicapés dans les faits que ne l'est Max lui-même. *Homme invisible à la fenêtre* parle de bien des choses, c'est un roman profond, très certainement, mais j'en retiens surtout cette critique qu'il fait finalement de la propension que nous avons tous, à des degrés divers, à laisser aller les choses et à vivre passivement notre vie. Tristement et passivement, en oubliant qu'il n'en tient parfois qu'à nous d'avancer. Au-delà des qualités stylistiques évidentes de l'œuvre, je dirais que c'est d'abord pour cette raison qu'on gagne à s'y plonger.

S'il est un autre personnage qui se débat avec ses démons intérieurs, c'est bien le petit Léon Doré, 10 ans, personnage principal de l'excellent roman de Bruno Hébert, *C'est pas moi, je le jure !* (Boréal, 1997). À l'annonce du départ de sa mère, Léon plonge dans une crise qui l'amènera à commettre plusieurs excès, dont le saccage en règle de la maison des voisins, les Marinier. Ne comprenant pas qu'en fait sa mère ne le quitte pas lui, mais qu'elle quitte son père, Léon éprouve un fort sentiment de rejet et d'abandon et met tout en œuvre, sans toujours une grande logique, pour tenter d'aller rejoindre sa mère partie en Grèce. On ressent bien tout le désarroi du jeune garçon à travers les mille et une bêtises qu'il fera pour attirer l'attention, et on rit franchement en constatant toute l'invention dont il fait preuve. Le roman d'Hébert est un incontournable : il est rafraîchissant, franchement drôle, léger et profond à la fois, et écrit dans un style parfaitement maîtrisé, où les jeux de mots et les inventions verbales abondent. C'est vraiment un pur plaisir de lecture... et un roman qui est venu donner un autre souffle encore à la production romanesque de la fin de la décennie.

Autre œuvre remplie de souffle : celle de Gaétan Soucy, *La petite fille qui aimait trop les allumettes* (Boréal, 1998). On y découvre l'univers passablement étrange de deux enfants élevés dans les lubies de leur père qui croyait les protéger du monde, mais qui les a en fait laissés complètement démunis face à la société et à la vie en général. Au cœur de cette famille-secte, la narratrice (le Secrétaire), âgée de 16 ou 17 ans, se construit tout un réseau de sens qui va à la fois en accord avec les enseignements du père et qui « comble » en même temps les trous laissés béants par cet enseignement lacunaire. La langue de Soucy est extrêmement inventive et se permet tout, tout, même de terminer des phrases par *que*. Les niveaux de langue s'interchangent fréquemment, la narratrice passant par exemple du français québécois populaire à l'argot marseillais – *peuchère* – à l'intérieur d'une même phrase. Les néologismes, toujours brillants, foisonnent aussi. Il faut lire cette œuvre pour plonger dans l'esprit de la jeune adolescente et découvrir le monde malsain dans lequel elle évolue, entourée d'un père-dictateur selon qui toutes les femmes sont des putes, et d'un frère passablement tordu, qui semble survivre plus mal qu'elle à l'univers clos et oppressant auquel ils sont confinés. Il y a vraiment une belle lumière qui perce à travers l'œuvre toute noire de Soucy.

Les années deux mille : explorations et libertés

Maintenant, les années deux mille... elles sont si remplies d'œuvres intéressantes que les choix deviennent particulièrement déchirants ici, dans ce panorama qui exclut tout désir d'exhaustivité. Tout en sachant que je trahis d'autres auteurs que j'aime, je vous propose quelques œuvres représentatives et riches qui donnent assez bien le ton de ce qui se publie aujourd'hui du côté du roman.

En 2001, Guillaume Vigneault publie son deuxième roman, *Chercher le vent* (Boréal). Le personnage qui y cherche son vent, c'est Jacques Dubois, un pilote et photographe de 36 ans qui se retrouve complètement déboussolé à la suite d'une rupture amoureuse. Un peu sur un coup de tête, Tristan, son ex-beau-frère fauteur de troubles, qui est aux prises avec le même problème, l'entraîne aux États-Unis pour « changer d'air »... et tenter de trouver le vent qui les poussera vers un meilleur destin. En cours de route, ils font monter Nuna, une autotoppeuse d'origine catalane. Ce voyage permet à chacun de faire réaliser à l'autre son manque d'achèvement à cause de son désintéressement pour autrui, de son manque d'implication réelle dans les relations interpersonnelles, surtout amoureuses. Le roman est formidablement écrit, dans une langue économique et imagée à la fois, et l'intrigue est portée par un intéressant réseau de symboles. C'est la voix d'un jeune auteur brillant qui se fait entendre ici, qui dit habilement le besoin de partir pour se (re)trouver... et qui sait parler avec grand art de l'amour et de sa mécanique... comme s'il s'agissait de mécanique.

Dans la veine des récits de ruptures amoureuses difficilement assumées, on trouve aussi l'excellent roman de Stéphane Dompierre, *Un petit pas pour l'homme* (Québec Amérique, 2004). En laissant sa copine, Daniel pensait se libérer de ses tourments et accéder à un monde sans angoisses, peuplé de jolies filles se disputant sa présence. Il se retrouve plutôt dans un appartement sans meubles, à regarder la vie passer à travers le hublot qui lui sert de fenêtre. C'est petit, c'est moche, mais « au moins c'est sur le Plateau Mont-Royal », alors tout devrait bien aller. C'est alors que la dégringolade s'amorce. Insomnies, remises en question, buanderies, cafés tièdes, aucun supplice ne lui sera épargné. Pour remédier à la situation, il décide d'agir de la façon qu'il connaît le mieux : courir très vite dans tous les sens, sans réfléchir. Dompierre raconte bien ici, avec un humour assez désopilant et des phrases à l'emporte-pièce qui montrent qu'il ne se prend pas au sérieux, heureusement, le cynisme et la déroute des hommes de sa génération, prisonniers de leurs pulsions et de leurs remises en question. Ce petit roman se lit d'une traite, c'est cru, c'est drôle, c'est adolescent à souhait. Et il faut visiter le blogue de l'auteur, qui est à l'avenant.

Dans un tout autre ordre d'idées, on plonge avec ravissement, c'est le cas de le dire, dans le roman d'Andrée A. Michaud, *Le ravissement* (L'Instant même, 2002). C'est l'histoire d'une femme capable de faire du mal à une mouche (elle en tue d'ailleurs plusieurs, en s'étonnant de la cruauté dont elle peut faire preuve). L'intrigue traite de déterminisme, de destin, en lien avec la théorie de l'impact du vol d'un papillon, voulant qu'une action apparemment insignifiante déclenche un cataclysme. Pour Marie, la quête du bonheur passe par l'oubli, mais dans ce roman entièrement inscrit dans la mémoire, le bonheur semble résolument hors d'atteinte. C'est dans une atmosphère aussi noire que poétique que nous plonge ce roman, et la narration présente des trouvailles vraiment fascinantes, dont cette répétition constante qui vient marteler les événements et crée des obsessions, dont cette structure-gigogne,

dans laquelle tout s'imbrique. C'est un beau, un envoûtant casse-tête, ce roman. Une sorte d'*Alice au pays des merveilles* halluciné.

En 2003 paraît *L'histoire de Pi* (XYZ éditeur, 2003), le succès planétaire de Yann Martel, traduit en trente langues. Cette œuvre marque le retour à la spiritualité, intégrée savamment à travers cette fable moderne. Le roman montre l'importance de redéfinir ses repères quand on se retrouve seul, horriblement seul, comme le sera Pi, un jeune adolescent perdu au milieu de l'océan Pacifique... dans un canot de sauvetage où se tient aussi Richard Parker, un splendide tigre du Bengale pesant trois cents kilos. Cette histoire est le récit de sa survie, durant 227 jours, sur le Pacifique... de sa survie tant physique que psychologique. C'est une grande œuvre, qui redonne à l'humain toute sa grandeur, une œuvre qui nous enseigne à trouver en soi la force de tout vaincre. À lire absolument, c'est impératif.

Dans la veine des récits qui nous en apprennent sur la nature humaine, il faut aussi compter *Comment devenir un monstre*, de Jean Barbe (Leméac, 2004). Un homme, surnommé le Monstre, refuse de parler et attend, en prison, la tenue de son procès. Venu de l'étranger pour l'assister, un avocat, François Chevalier, cherche à découvrir les raisons de son mutisme et les circonstances entourant ses crimes.

LA QUÊTE DE SOI ET L'AUTOFICTION

Dans le roman contemporain, il arrive de plus en plus fréquemment que le « je » du roman soit celui de l'auteur lui-même, auquel cas on parlera d'autofiction, déclarée ou non. Il semble que ce sont les jeunes auteurs qui ont le plus tendance à intégrer dans leur récit certains éléments (voire la totalité des éléments !) tirés de leur vie personnelle. Leur œuvre prend ainsi des airs d'exutoire ou encore de thérapie personnelle puisqu'ils couchent par écrit les événements troublants qui ont marqué leur vie. Les jeunes auteurs Maxime-Olivier Moutier (*Marie-Hélène au mois de mars*, 1999) et Stéphane Dompierre (*Un petit pas pour l'homme*, 2004) avoueront que leur roman est tiré en grande partie du journal intime qu'ils ont tenu à la suite d'une rupture amoureuse douloureuse qu'ils ont traversée.

Les écrivains « branchés » sur l'immédiat, sur la vie vécue au quotidien, tentent à travers leur écriture d'en exorciser les déceptions ou les menaces. Cette écriture est vouée à la construction d'espaces intimes dans lesquels la vie privée devient vie publique. C'est l'empire du « vécu » et des itinéraires personnels à forte tendance introspective : une littérature du quotidien où trône le je-me-moi, une littérature marquée par le flot des sensations qui traversent le personnage et son goût acharné du plaisir. Certains de ses auteurs voient dans leur détresse personnelle la radioscopie du désarroi social contemporain : ils avancent que leur détresse est en fait celle de toute une société qui ne sait plus où elle va, qui ne sait plus, par exemple, comment entrer en relation avec l'Autre. D'autres encore explorent des domaines psychologiques et sociaux jusqu'à maintenant considérés comme singuliers ou « exotiques », telle l'homosexualité, et s'emploient à défaire les tabous qui l'étouffent encore. La littérature contemporaine transforme donc certains auteurs en journalistes de leur propre banalité... ou de la vacuité du monde dans lequel nous évoluons tous.

Sur les traces de son client, dans un pays qui se relève à peine d'une guerre fratricide, l'avocat est plongé bien malgré lui au cœur d'une tragédie. Dans ce roman, Jean Barbe nous convie à une splendide plongée dans les ombres de l'esprit humain et de la conscience, à un examen approfondi de nos faiblesses et de nos comportements les plus inexplicables, qu'il dissèque avec une réserve et une minutie qui, heureusement, ne donnent pas de réponse mais ouvrent entièrement sur la réflexion. Ce roman traite de l'instinct de survie, des forces vitales qui se déploient chez tout individu écrasé par son milieu. Que reste-t-il de l'humain quand tout concourt à le déshumaniser, quand on tue ses rêves, quand on lui ôte même toute utilité ? On traverse le roman sans vraiment arriver à dire si Viktor Rosh est un monstre. Et c'est très bien ainsi. Et on tourne la dernière page avec beaucoup d'émotion, le cœur comme pris dans un étau.

Conclusion

Dans ces romans, oui, on y parle de soi, de son *ego* ; ce sont principalement de grandes odes au je-me-moi, qui se déploie et se découvre au fil des pages, du quotidien, des mois, des années, même si des thèmes plus vastes y prennent place parfois, comme la quête d'identité, l'amour, l'amitié, la solitude, la société, le mal de vivre. Il est naturellement impossible d'arriver à parler de tout ce qu'il faut lire dans un tel panorama, mais j'espère tout de même avoir titillé votre curiosité et vous avoir mis les fourmis dans les jambes... qui vous conduiront jusqu'à votre libraire.

Longue vie au roman postmoderne, donc, parce qu'à travers ces vies qu'on nous détaille – même si c'est pour dire parfois combien de cafés ou de cigarettes le protagoniste nerveux consomme dans une journée – on voit d'autres que nous vivre, évoluer... et on apprend peut-être un peu, oui, à vivre, à travers eux, à travers leurs quelques réussites et leurs nombreuses erreurs. « On a beau chercher, on ne trouve jamais que soi-même », disait Anatole France.

Note

- 1 Aurélien Boivin, « Le renouveau du roman », *Québec français*, n° 144 (hiver 2007), p. 33-37.

MARIE BRASSARD
CHOC D'APOCALYPSES
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



Gaston Miron
L'homme rapaillé



suite logique
nicole brossard



Poésie

L'invention d'un paysage

par Alexandre Drolet*

C'est sur le constat d'une littérature qui *existe*, ni plus ni moins, et qui en est d'autant plus consciente que notre confrère Jacques Paquin a conclu son article sur l'émergence de la poésie québécoise de 1940 à 1970, dans le dernier numéro de *Québec français*. Avec en avant-plan cette grande fête de la poésie qui s'est tenue dans la nuit du 27 mars, la décennie 1970 s'ouvrait sur des perspectives enthousiastes quant à l'avenir de la culture au Québec. C'était là sans savoir que les publications pour le moins marquantes de Gaston Miron et de Nicole Brossard dans les mois qui suivraient allaient marquer d'un trait le passage entre deux générations. L'heure était à l'expérimentation.

Mai 1970 – L'homme rapaillé de Gaston Miron

Aussi surprenant que cela puisse paraître, ce recueil si déterminant dans l'histoire de la poésie québécoise aurait bien pu ne jamais naître. Résumons brièvement sa genèse. Miron est né d'une famille de menuisiers en 1928 à Sainte-Agathe-des-Monts, dans les Laurentides. Très jeune, il découvre l'analphabétisme de son grand-père, un homme illustre qui avait participé à la fondation du village. Il en est bouleversé, à un point tel qu'il racontera souvent dans divers entretiens avoir senti se déverser en lui « tout le noir de sa vie ». À l'âge de vingt ans, il s'installe à Montréal où il découvre un monde dans lequel le capitalisme anglophone domine, ce qui lui donne l'impression d'être étranger en son pays. Naît alors chez lui cette prise de conscience par rapport à la langue et à l'identité du Canadien français, résultant en une profonde impression d'aliénation collective, celle d'un peuple qui ne contrôle pas son destin.

Dès les premiers poèmes (*Deux sangs*), qu'il publie avec Olivier Marchand en 1953, au moment de la fondation de L'Hexagone, Miron fait de cette crainte de l'envahissement collectif un thème récurrent. L'engagement politique se ressent à ce moment comme une nécessité, ce qui se fait au détriment de l'écriture : l'établissement d'une œuvre poétique équivaut